

peine de fausser les rapports naturels qu'il peut avoir avec eux. Il ne doit pas battrre, même pour rire, un cheval, un chien, un chat, une vache, un mouton, une poule, un canard, un oiseau; il ne doit pas même caresser, embrasser, interpellier ces figures inanimées, comme il ferait des animaux réels... M. Pézé va jusqu'à déclarer la guerre à la poupée, à la poupée, qui a pour elle la prescription de l'usage et l'éloquence de Rousseau; la poupée, dont la plupart des écrivains d'éducation vantent les inappréciables mérites, disant qu'elle est non moins propre à développer le goût que le sens moral chez les petites filles. Il en veut surtout aux poupées de luxe... "N'est-ce pas une bien déplorable faiblesse que d'autoriser les enfants à affubler ces petits mannequins de parures aussi ridicules que celles dont on les charge souvent eux-mêmes? Ainsi le débordement du luxe frivole est favorisé chez l'enfant, presque dès le berceau, et avec l'insouciance de la vanité, celui de l'envie. Toute cette pompe fait une orgueilleuse et cent jalouses... Rien aussi de plus fait pour enlaiser les petites filles que ces récréations trop sérieuses dont la poupée est le prétexte.

Dans un chapitre qui a pour titre *Indépendance et docilité*, l'auteur examine la question des châtiements corporels, il défend l'opinion de ceux qui, comme Locke, les admettent en certains cas exceptionnels.

Éducation intellectuelle, morale et physique (DE L.), par M. Herbert Spencer. Cet ouvrage, publié en 1861, a été traduit en français (1878, in-8). Il se compose de quatre chapitres : 1^o de l'éducation physique; 2^o de l'éducation intellectuelle; 3^o de l'éducation morale; 4^o de l'éducation physique. Le premier chapitre n'est qu'une suite de réflexions sur la fin suprême, sur les différentes formes de l'activité humaine, et par suite, sur l'importance relative, sur le rang qu'il convient d'attribuer aux études dont se compose une éducation complète. Les trois autres chapitres examinent, à différents points de vue, en raison de la complexité de l'être humain, les pratiques jugées les meilleures pour instruire l'intelligence, moraliser le caractère et fortifier le corps. La conception de la destinée, telle que M. Spencer l'expose au début de son livre, a des tendances utilitaires très marquées. Son premier grief contre l'éducation actuelle est qu'elle sacrifie l'utile à l'agréable, c'est-à-dire que dans les préoccupations communes tout ce qui concerne l'ornement, la parure de l'esprit, l'emporte sur les connaissances qu'accroissent le bien-être et assurement le bonheur. De même que dans l'histoire des costumes, chez les sauvages par exemple, on constate que le goût des parures a précédé l'usage du vêtement, de même dans l'instruction les études de luxe ont eu le pas sur les études utiles. L'utilité, c'est-à-dire l'influence sur le bonheur, tel est son critérium d'après lequel, selon notre auteur, doivent être appréciés et admis ou exclus, et enfin classés, les objets proposés à l'étude de l'homme comme éléments de son éducation. En quoi consiste le bonheur? A être le plus possible, vivre content et serein. Non seulement en une vie complète, telle est la fonction de l'éducation. Mais une vie complète, chez un être complexe et dans une nature mêlée, suppose un certain ordre, un certain état de dépendance entre les diverses catégories d'activité. Cet ordre, voici comment M. Spencer propose de l'établir, selon une progression descendante : 1^o Au premier rang se présente l'activité qui a directement pour objet la conservation personnelle. Il ne servirait rien de dire un grand lettré, un citoyen, un patriote, ou, pour mieux dire, tout cela se serait impossible, si l'on ne savait pas d'abord garantir sa sûreté et sa vie. 2^o Puis vient la série d'actions qui tendent indirectement au même but de bien-être physique par l'acquisition, par la production des biens matériels nécessaires à l'existence. 3^o En troisième lieu, l'homme emploie ses forces au service de sa famille : il a des enfants à nourrir et à élever. L'éducation sociale et politique est le quatrième objet de ses efforts : elle suppose comme condition préalable l'accomplissement des devoirs de famille, comme le développement individuel. 4^o Enfin l'existence humaine s'avère et se couronne, pour ainsi dire, dans l'exercice des activités qu'on pourrait d'un seul mot appeler spirituelles et intellectuelles. 5^o Enfin l'existence humaine s'avère et se couronne, pour ainsi dire, dans l'exercice des activités qu'on pourrait d'un seul mot appeler spirituelles et intellectuelles. 5^o Enfin l'existence humaine s'avère et se couronne, pour ainsi dire, dans l'exercice des activités qu'on pourrait d'un seul mot appeler spirituelles et intellectuelles.

de l'homme, c'est la science qui, selon M. Spencer, est la base nécessaire de l'éducation. Même pour garantir sa santé, l'homme ne saurait se passer de la physiologie et de l'hygiène. La science seule lui permettra d'éviter toutes ces petites imprudences, toutes ces fautes physiques qui abrègent la vie ou préparent des infirmités à la vieillesse. Toutes les sciences concourent à développer l'habitude, la prudence de l'homme qui est engagé dans un métier, dans une profession quelconque : les mathématiques, par leurs applications aux arts; la mécanique, par son rapport avec des industries où tant de choses sont faites par des machines; la physique et la chimie, par les connaissances qu'elles fournissent sur la matière et ses propriétés; etc. La science n'est pas moins utile pour la conduite morale de nos actions et l'éducation de nos enfants que pour la direction de l'industrie et la recherche de la fortune. L'éducation esthétique elle-même doit être fondée sur la science.

M. Spencer veut que l'éducation intellectuelle soit conforme aux lois du développement intellectuel. Il s'agit de bien connaître ces lois afin de proportionner exactement les méthodes et les procédés d'enseignement aux changements qui se réalisent dans l'âme avec le progrès des années. Ces lois, selon notre auteur, sont : 1^o que l'esprit, en se développant, passe du simple au complexe, du homogène à l'hétérogène; 2^o qu'il va de l'indéfini au défini; 3^o qu'il va du concret à l'abstrait. Donc la méthode naturelle en pédagogie consiste à placer les éléments avant les concepts, les idées confuses avant les idées nettes, les faits avant les lois. A ces trois lois, M. Spencer en ajoute une quatrième : c'est que l'évolution de l'individu ressemble à celle de la race; c'est qu'il suit l'évolution de chacun doit reproduire en petit l'histoire de l'humanité. Pour appliquer ce principe général il faut, dans toutes les parties de l'instruction, passer de l'expérimental au rationnel.

Le principe que M. Spencer met à la base de l'éducation morale est celui des réactions naturelles, c'est-à-dire celui qui fait que l'enfant sous la dépendance de la nature, qui lui apprend à détester ses maux en raison des conséquences naturelles qu'elles entraînent, et qui n'a recours, pour corriger l'enfant, qu'aux désagréments, aux privations qui sont le résultat nécessaire et comme la réaction inévitable des actions qu'il a accomplies. Il tient pour évident que la fonction des parents est de veiller, comme ministres et interprètes de la nature, à ce que leurs enfants éprouvent les vraies conséquences de leur conduite, ne les écartant pas, ne les augmentant pas, ne leur substituant pas des conséquences artificielles.

Les principes de pédagogie de M. Herbert Spencer se déduisent logiquement de sa psychologie sensationniste et empirique, de son anthropologie évolutionniste et de son morale utilitaire. Ils valent théoriquement ce que valent cette morale, cette anthropologie et cette psychologie. On ne peut les admettre, si l'on repousse le transformisme psychologique, si on n'accepte pas le matérialisme dans l'instruction et de son utilité. Ils valent donc ce que valent la morale, cette anthropologie et cette psychologie. On ne peut les admettre, si l'on repousse le transformisme psychologique, si on n'accepte pas le matérialisme dans l'instruction et de son utilité. Ils valent donc ce que valent la morale, cette anthropologie et cette psychologie. On ne peut les admettre, si l'on repousse le transformisme psychologique, si on n'accepte pas le matérialisme dans l'instruction et de son utilité. Ils valent donc ce que valent la morale, cette anthropologie et cette psychologie.

Éducation en France depuis le XVI^e siècle (HISTOIRE CRITIQUE DES DOCTRINES DE L.), par M. Gabriel Compayré (1879, 2 vol. in-80). Le but de cet ouvrage, qui a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, est d'exposer le mouvement et les progrès de la pédagogie française depuis les initiateurs du XVI^e siècle jusqu'aux réformateurs du XVIII^e siècle. Après une introduction qui embrasse, sous la forme d'une revue générale, l'histoire de l'éducation depuis l'antiquité jusqu'au XVI^e siècle, viennent vingt-deux chapitres, où sont étudiés successivement Rabelais, Montaigne, les jésuites, jansénistes, les précepteurs du XVIII^e siècle, Fleury et Bossuet, M^me de Maintenon et Fénelon, Rollin et le *Traité des études*, J.-J. Rousseau et l'*Émile*, les parlementaires du XVIII^e siècle, Talleyrand, Condorcet, L'abbé de Saint-Pierre, Lakanal et Daunou, la création et l'organisation de l'Uni-

versité, les théories pédagogiques du XIX^e siècle. Dans un dernier chapitre, qui forme la conclusion de cette étude historique, l'auteur expose de recueillir les éléments d'une théorie rationnelle de l'éducation. Chacun de ces chapitres, précédé d'un sommaire, présente, dans un cadre bien tracé, un ensemble bien défini. Rien n'y est omis de ce qui peut servir à mettre les doctrines en leur jour. Les questions ont été étudiées sous leurs aspects les plus riches et les plus solides. Le style est, comme il convient au sujet, clair et naturel; peut-être manque-t-il un peu de vivacité et de fermeté.

Parcours cette histoire de la pédagogie française en rappelant les traits généraux des doctrines, d'après l'analyse que nous en a faite M. Compayré. Voici d'abord Rabelais et Montaigne. Avec eux, l'éducation se dégage du joug de la scolastique; elle dit adieu au plébanisme, au formalisme syllogistique; elle fait effort pour revenir à la nature. Rabelais, le grand maître de l'éducation moderne, comprend la nécessité d'un travail opiniâtre; il fait du savoir encyclopédique le but de l'éducation. Pour Montaigne, le but n'est pas de savoir tout, c'est de bien savoir ce que l'on sait; c'est de juger plutôt que de connaître, de devenir, non une encyclopédie vivante, mais un esprit avisé, sûr, qui voit clair dans les affaires de la vie.

Avec les jésuites, l'éducation revêt d'autres caractères. Il en est un, parmi de nombreux autres, qui est surtout remarquable : le précepteur primaire, qui est à la fois un maître et un maître. L'originalité pédagogique des jésuites a été d'organiser un ensemble de méthodes propres à faire aimer les lettres et à exercer méthodiquement l'esprit. Ils ont fait des modèles antiques, et à quelque époque, à quelque école, à quelque confession qui s'appartient, ils ont servi de modèle à la méthode d'éducation de Jéhu. Dès la première entrevue les deux jeunes gens s'expriment l'un à l'autre; l'oncle Jehan est d'un caractère résistent d'abord, tant il y a peu de confiance entre ce qui lui a enseigné son précepteur et ce que Pierre Barron, ainsi que le colonel, lui font entrevoir dans une suite d'après une courte lettre, Jehan est forcé de s'avouer qu'il a en vain essayé d'étouffer la nature chez son élève; il se console de sa déception en réalisant, dans l'élève, un beau être, la femme idéale, la femme forte et inaccessible, qu'il n'avait pas réussi à former pratiquement dans la personne de sa nièce, M^me Adam.

La quatrième partie est consacrée à l'examen, un peu rapide peut-être, de questions diverses : nomination des instituteurs, écoles normales d'hommes, conférences et retraites pédagogiques.

Dans la cinquième, M. Pécat fait connaître l'état de l'enseignement primaire à Paris et dans les départements au moment de la Révolution universelle de 1878. Il n'oublie pas les écoles d'arts manuels; mais, sans méconnaître le besoin auquel répondent ces écoles, il veut qu'on s'occupe avant tout des sciences naturelles. En 1837, il alla s'établir, à Gaspourt (canton de Hants) en 1814. Fils d'un simple soldat, il ne fut que par une suite de très éminentes et fut placé comme apprenti chez un cordonnier. Des cette époque il montra des dispositions extraordinaires pour les sciences naturelles.

L'enseignement secondaire et les études classiques forment l'objet de la sixième partie. M. Pécat y donne son jugement sur la réforme scolaire proposée en 1878 par M. Jules Simon, et qui a été accomplie plus tard, sous l'impulsion de M. Jules Ferry. Il prend parti pour la suppression des vers latins et pour la réduction des autres exercices écrits. Il appelle un changement de méthode et réclame les partisans de la tradition pédagogique. Il reproche à notre éducation classique d'être trop exagérée. C'est la pensée de faire de la nature la principale éducatrice, en se laissant guider par elle. C'est aussi le système des punitions naturelles, conséquences nécessaires des actions accomplies, réactions inévitablement contraires à la conduite des enfants, subsiste dans les méthodes de l'instruction publique. C'est à Rousseau que remonte l'initiative de ces idées, comme l'inspiration première de presque toutes les grandes œuvres pédagogiques de notre siècle.

Les principes de psychologie que pose M. Compayré ont été étudiés par lui-même, contestables, mais ils nous paraissent très rationnels et très utiles. Ils nous paraissent très rationnels et très utiles. Ils nous paraissent très rationnels et très utiles. Ils nous paraissent très rationnels et très utiles. Ils nous paraissent très rationnels et très utiles.

journal « le Temps », quelques-uns sous le titre de *Lettres de la province*. Ces articles sont distribués sous les chefs suivants : 1^o la situation politique et morale; 2^o instruction primaire; 3^o les normales, inspections, etc.; 4^o Exposition universelle de 1878; 5^o enseignement secondaire; 7^o enseignement supérieur. L'ouvrage est ainsi divisé en sept parties.

Dans la première partie M. Pécat insiste sur l'urgence de cette double réforme qui s'imposait à la France après ses désastres de 1870-1871, et au sujet de laquelle il n'a eu pas à s'émouvoir la moindre hésitation : l'universalité d'une forte instruction primaire, et l'enseignement public affranchi de la tutelle ecclésiastique. Il n'entend pas d'ailleurs « prêter l'instruction, même obligatoire et universelle, même laïque, comme une panacée sociale, une sorte de spécifique merveilleux pour rendre la santé et la vigueur au pays ». Le remarque avec raison que le parti libéral ne voit pas assez clairement « les difficultés inhérentes à l'émancipation intellectuelle des masses », et qu'il n'accorde pas assez d'importance à l'éducation morale, sans laquelle l'émancipation intellectuelle resterait stérile, ou même deviendrait dangereuse au point de vue social.

Sous ce chef : *Instruction primaire*, sont rangés divers articles de M. Pécat nous fait connaître les résultats de la loi scolaire de 1870 en Angleterre, l'agitation pour l'éducation obligatoire des adultes en Allemagne, l'état de l'opinion sur la laïcité de l'enseignement dans la Suisse allemande. Il y a de nombreuses informations d'un grand intérêt. Cette seconde partie s'ouvre par des observations très justes sur notre loi de 1850. Pour M. Pécat, le mot laïque, dans le langage de l'enseignement, n'est pas une parodie. La commune n'est pas une paroisse. Son école doit être laïque, précisément parce qu'elle est publique, parce qu'elle s'élève tout au-dessus de la commune, elle est élevée au-dessus de tous les citoyens, à quelque Église, à quelque secte, à quelque confession qui s'appartient. La laïcité de l'enseignement public peut se défendre par les mêmes raisons que la laïcité de l'état civil.

La troisième partie traite de l'enseignement primaire supérieur. M. Pécat s'attache avec raison à donner une importance à cet enseignement intermédiaire entre l'instruction primaire proprement dite et les études classiques. Destinée à la couche inférieure de la bourgeoisie et à l'étite du prolétariat, l'instruction primaire supérieure peut servir à créer une classe moyenne au point de vue de l'instruction, et, par cela même, donner plus de solidité à la nation. M. Pécat s'attache à la conception de notre démocratie.

La quatrième partie est consacrée à l'examen, un peu rapide peut-être, de questions diverses : nomination des instituteurs, écoles normales d'hommes, conférences et retraites pédagogiques.

Dans la cinquième, M. Pécat fait connaître l'état de l'enseignement primaire à Paris et dans les départements au moment de la Révolution universelle de 1878. Il n'oublie pas les écoles d'arts manuels; mais, sans méconnaître le besoin auquel répondent ces écoles, il veut qu'on s'occupe avant tout des sciences naturelles.

EDWARD (Thomas), naturaliste anglais, né à Gosport (canton de Hants) en 1814. Fils d'un simple soldat, il ne fut que par une suite de très éminentes et fut placé comme apprenti chez un cordonnier. Des cette époque il montra des dispositions extraordinaires pour les sciences naturelles. En 1837, il alla s'établir, à Gaspourt (canton de Hants) en 1814. Fils d'un simple soldat, il ne fut que par une suite de très éminentes et fut placé comme apprenti chez un cordonnier. Des cette époque il montra des dispositions extraordinaires pour les sciences naturelles.

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA

EDWA